

## Regard....

du poète Dominique Tissot\* sur le roman de Valdas Papievis *Un morceau de ciel sur terre* (traduit du lituanien par Caroline Paliulis)

« Valdas Papievis est un écrivain lituanien. *Un morceau de ciel sur terre* est son premier livre publié en français, aux éditions Le Soupirail. Un homme a rompu avec sa compagne et, après avoir arpenté les quartiers et banlieues est de Paris, vers le canal, part marcher en Provence, sans raison et sans but. « La folie de marcher ».

Valdas Papievis décrit dans une langue à la fois concrète et métaphorique le monde qu'il arpente, les vieux villages perchés, le soleil écrasant, les routes et les camions qui passent en coup de vent dans son dos, le verre de rosé, une vieille photo de lavandière. Ainsi le cosmos, une fleur, est « prince de la symétrie du globe » et fait écho aux abeilles de Mandelstam. L'imagination tire à elle ces paysages : les légions romaines franchissent à nouveau le vieux Pont Julien dans la poussière saccadée. Un jardin étrange jalonne le livre, apparaissant sous différents angles : l'eden ? Non, un espace dans le langage poétique. Est-ce lui, le morceau de ciel sur terre ? Et puis, quand on approche des êtres, des phrases courtes, dépouillées, on approche, on tente de.

Le temps constitue l'ossature du livre. Toute la beauté du monde se décompose sans cesse. Même si le temps paraît parfois suspendu : l'horloge est arrêtée depuis toujours au café du village, où les quelques habitués vivent une vie sourde dans la pénombre intérieure ; une situation est figée depuis des années entre trois femmes Anne, sa fille Elizabeth, Do, qui ne se parlent plus et restent à distance. Rien n'arrête la décomposition. L'érosion est partout, elle engendre la beauté, puis la dissout, comme l'argile rouge des colorados provençaux. Seule la mémoire est ce puits, dans lequel on peut garder cette fleur symbolique, le cosmos, pour pouvoir « après bien des années rentrer dans ce paysage et retrouver l'émotion de ce moment ». Démarche volontaire, à rebours de celle de Proust, qui partait d'un accident.

La marche en constitue le flux, entre les êtres. « Marcher est ma maison », dit-il. Il ne sait pas conduire, ni une voiture, ni sa vie. Comme l'homme qui marche de Giacometti, il marche métronome même si tout a déjà été arpenté, cartographié. La voie droite – autoroute, TGV –, qui nous rappelle l'allégorie de Dante, ne mène nulle part. Mais des voies fragiles s'insinuent entre les êtres, à travers leurs relations distancées, figées, à travers leurs dialogues laconiques, faits de non-dit, presque durassiens. C'est peut-être cela vivre ensemble, ne pas chercher à percer le mystère des autres, simplement les frôler, frôler leur profondeur.

D'ailleurs, l'auteur prend ses distances avec le personnage qu'il est, et surprend agilement le lecteur en sautant directement d'une phrase l'autre du 'on' au 'il' au 'tu' au 'je', tout en

changeant de ton, regarde, s'interroge, ne sait pas. L'auteur-personnage n'a pas de nom, il est « celui qui habite chez Anne ». Sans doute faut-il cet effacement, cette fatigue du marcheur, ce vide, cette instabilité, pour renouer un frêle fil entre les êtres qu'il côtoie, qui répètent chaque jour la même situation, pour introduire un grain de sable. Etre un fil conducteur, sensible, un livre. L'horloge sera-t-elle réparée ?

\*Dominique Tissot est un poète français ; il a publié de nombreux textes dans des revues papier (Friches, Décharges, Petite, Rehauts, N47, Ecrits du Nord, Triages) et internet (Terre à ciel, Remue.net) et est l'auteur de deux recueils de poèmes *Oiseaux-sables* (éditions de l'Amandier, 2012) et *Ajouter au jour* (éditions Le Soupirail, 2019).